Mag Bodard

L'INDOCHINE c'est aussi COMME ÇA

Extrait de la Bibliothèque

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1954.

PREMIÈRE PARTIE

I

« Tu es folle, ma pauvre petite. Partir pour ce pays de sauvages. Puis il y a la guerre. Il paraît que les Viets mettent entre deux planches les gens qui leur tombent sous la main et les coupent ensuite à la scie mécanique. Enfin dis à ton mari de revenir mais ne pars pas. » Ce sont les mots d'encouragement d'une vieille amie, qui m'a connue toute petite, à l'annonce de mon départ pour l'Indochine. Je devrais dire Saigon.

Ma mère, au contraire, est la femme de devoir parfaite : « Tu as raison, pars, me dit-elle, ta place est auprès de ton mari » et elle ajouta avec un brin de romantisme refoulé : « Quel voyage tu vas faire mon enfant, un vrai voyage de princesse. »

Ni l'une ni l'autre n'avaient raison.

Paris-Saigon par avion n'étonne plus personne maintenant. En 1949, pour moi c'était encore du nouveau. Au bout il y avait l'aventure. Depuis, la comparaison faite avec le métro à stations plus éloignées me paraît, le mieux, expliquer ce genre de déplacement.

Lucien était à Lackay. Il attendait, en buvant des « pots », que la piste d'atterrissage soit praticable afin de pouvoir revenir à Saigon. J'ignorais ce détail, mais connaissant mon

Extrait de la publication

Lucien par cœur, j'avais pris la précaution de câbler à la seule personne que je connaissais alors en Indochine : Martial, le directeur de l'Information. C'était une relation de la période « résistante ». Je l'avais connu, avant et après son arrestation par la Gestapo. Je me suis dit : ce genre de choses, « ça lie ». Je comptais beaucoup sur lui.

Il était au terrain Tan son Nhut, avec sa jolie cousine. Il m'a emmenée dans sa grosse voiture. Martial m'a mise immédiatement à l'aise : « Ma pauvre Mag, je ne sais pas si vous aurez une chambre pour ce soir. » Je ne dis pas que la nouvelle était rafraîchissante, il fait si chaud dans ce pays que tout vous sert de bain de vapeur. Il est cependant évident qu'après douze mille kilomètres en avion, une douche et un lit sont deux choses qui vous semblent nécessaires.

Le soir, j'ai tout de même couché dans un lit. J'ai partagé une chambre, sans ventilateur, je ne sais plus avec qui, et une salle de bains avec les locataires d'autres chambres. Lucien est arrivé le lendemain; il a remplacé dans la chambre ma partenaire d'une nuit. Tout cela était provisoire. Le malheur est qu'en Indochine le provisoire dure. Ceci explique que les maisons soient si mal installées.

Les gens, aussi bien les fonctionnaires que les employés des maisons de commerce, viennent avec un contrat de deux ans et demi. Ils se disent : « Ce n'est pas la peine de dépenser de l'argent dans ce cochon de pays. Il est bien préférable de le mettre de côté, et de le transformer en francs. » Résultat, on s'installe dans la saleté, et les fauteuils défoncés des prédécesseurs. Bien sûr, tout le monde n'est pas comme ça, mais quand même c'est le genre.

Lucien était à ses débuts de grand journaliste. Il guettait la nouvelle comme le chasseur le gibier. Il cherchait le « flash ». *France-Soir* venait de l'engager. Il voulait s'en montrer digne. Pas de place pour le pittoresque. Inutile de dire, pas de place pour moi.

On m'avait dit à Paris, des vieux de là-bas, « n'achetez pas de chaussures ici avant de partir, vous verrez à Saigon c'est parfait et pour rien ». Gégé, la jolie cousine, m'emmène donc le lendemain à la recherche de chaussures, et en profite pour me faire voir les merveilles de la ville. Pour elle, c'était surtout la piscine.

Je dois ajouter, pour sa défense, que la piscine de Saigon est très belle. Que toutes les belles filles de la ville s'y trouvent à partir de onze heures du matin. Que les hommes arrivent à midi pour les regarder. Enfin que chacun regagne son domicile à une heure avec sa moitié, ou seul, suivant les cas. De plus cette piscine appartient à un « cercle sportif »; il n'est pas chic de ne pas en faire partie. Lucien et moi, nous n'en faisons pas partie.

Comme je n'avais rien d'autre à faire, pas de maison, et que je ne connaissais personne, j'avais pris rendez-vous avec Gégé pour le lendemain à onze heures. Je me suis assise au bord de cette piscine, sur des fauteuils en rotin. Une heure après j'avais les jambes entièrement enflées et rouges comme des écrevisses. Ceci accompagné de démangeaisons terribles. Les avertis m'ont chuchoté : « Ce sont les punaises de rotin. Vous arrivez de France avec votre plein de globules rouges, ça les attire. » Pendant une semaine, je n'ai pas dormi. Je transportais une petite serviette pour m'asseoir sur les fauteuils. Evidemment dans toute la ville il n'y avait que du rotin du vieux rotin, et partout des punaises. Depuis, on a changé les fauteuils. Bien avant cela les punaises s'étaient dégoûtées de moi.

Lucien a été gentil, il m'a présentée à tous ceux qu'il connaissait. Le résultat a été une suite de dîners, qui m'a permis de voir comment on se logeait à Saigon.

Saigon est presque toute en villas, entourées de jardins; depuis on a construit des immeubles à la manière de France. Cependant à mon arrivée il n'en existait pas. Il n'y avait

Extrait de la publication

qu'un seul hôtel convenable, « le Continental », ce qui explique la crise du logement dont j'étais une des victimes. La ville se partage en deux quartiers principaux (je parle de la ville européenne) : le quartier résidentiel, le quartier des affaires. Toutes ces villas étaient à peu près semblables. Les plus vastes témoignaient de la situation de l'habitant : le grade pour les fonctionnaires, la situation de directeur pour les gens du commerce. Pour moi elles étaient toutes belles. Très modestement j'enviais seulement les plus petites.

Comme j'étais néophyte, la première chose qui m'a frappée a été le manque de fenêtres. C'est-à-dire les bonnes vieilles fenêtres à la française. Là, il n'y avait rien que de larges ouvertures un peu partout dans les murs, avec des volets. Au rez-de-chaussée, une grande pièce qui sert à tout. Au premier, des chambres, une salle de douches. La cuisine faisant partie de la « boyerie », qui forme un autre bâtiment dans le fond du jardin ou de la cour. Tout se cuisine au charbon de bois; j'en ai vite compris la raison. Maintenant quelques maîtresses de maison s'aventurent à la cuisine. A mon arrivée cela n'était pas encore entré dans les us et coutumes. Le « Bep » régnait en maître. Bep est le nom qu'on donne au cuisinier : il est le chef de la boyerie. Son travail se borne au marché et à la cuisine. Parfois c'est lui qui fait le repassage.

A cette époque la maison qui m'a laissé le meilleur souvenir a été celle des Don.

Tran van Don est médecin, et en même temps homme politique. Il a été le préfet de Saigon-Cholon. Maintenant il est ambassadeur du V. N. à Rome. Sa femme, ancien professeur, parle admirablement le français. Ils ont été mes premiers amis. Leur accueil m'a beaucoup touchée. J'ai fait chez eux le premier repas vietnamien de ma vie. Une cuisine qui ressemble un peu à la chinoise. On la dit plus digeste. J'en suis au point où je ne digère plus ni l'une ni l'autre.

Extrait de la publication

Les baguettes me paraissaient des instruments barbares. Je dois ajouter que j'étais légèrement dégoûtée de voir chacun prendre dans les plats avec ses propres baguettes. Plus encore de me voir servir avec les baguettes des autres. Depuis, quand je donne un dîner vietnamien, je fais de même chez moi. Tout est question d'acclimatation. Lucien, qui est moins raffiné, n'a jamais eu de ces dégoûts. Lui, dit qu'il est simplement plus adaptable.

Mme Don, à qui j'avais confié ma désolation de ne pas avoir de maison m'avait ouvert la sienne. C'est chez elle que j'ai rencontré Phan van Giao. De lui je parlerai plus tard. En fait j'y ai rencontré tous les Vietnamiens qui ont joué, depuis, un rôle politique au Vietnam.

Nous prenions nos repas au Club de la Presse. C'était un local qui appartenait à l'Alliance Française. Pour des raisons de finance elle avait sous-loué le rez-de-chaussée à un Chinois. Ce Chinois l'avait transformé en une infecte gargotte surnommée, je ne sais trop pourquoi, le « Club de la Presse ». N'importe qui pouvait venir y prendre ses repas. Les journalistes et les sympathisants intellectuels aussi. De méchantes langues disaient que son nom lui venait du bon marché de sa pension : les journalistes étant connus pour être des gens fauchés. Il y avait un cycle de menus hebdomadaires. On savait par conséquent à l'avance, d'après le jour, lundi ou jeudi, qu'on mangerait de la bouillabaisse ou du carry. Dans ce pays où il fait si chaud, où l'appétit est plutôt excité par les choses fraîches, on ne trouve que de la cuisine en sauce pesante et aillée. J'en ai déduit que les conquérants devaient être des Marseillais; ils ont dû apprendre leurs recettes aux domestiques, qui, eux, se les passent de père en fils. A côté de ces menus invariables auxquels avaient droit les pensionnaires, il y avait une carte. Elle, immuable, usée à force d'avoir traîné sans que personne ne l'ait jamais consultée.

Extrait de la publication

Le Chinois était un brave homme. Il faisait des avances à ses pensionnaires. Jusqu'au jour où certains indélicats de passage ont oublié de le payer. A ce moment-là, nous avons eu droit à une liste nominative avec, en face, les sommes dues. Nous avons constaté que la presse était majoritaire. J'imagine qu'en faisant ce geste, le Chinois espérait une cotisation générale. Le plus profond silence a répondu à ses espoirs. Mais le nom « Club de la Presse » avait une raison d'être.

C'est à ce Club de la Presse où j'ai rencontré, bien sûr, tous les journalistes du moment. Très peu subsistent. A la vérité il n'y avait pas de « grands » journalistes à l'époque. Les « grands » ne venaient en Indochine que pour y faire un reportage de quelques semaines. Mais le prestige du mot « presse » est tel, que leur premier repas d'arrivée, ils le prenaient dans notre gargotte. C'est même là où j'ai rencontré, pour la première fois. James de Coquet. Pour tous ceux qui le connaissent, la scène se passe de commentaires. Pour les autres, imaginez l'homme du monde parfait de « l'entre-deux-guerres » dans un bistrot non à la mode, ça explique tout. James de Coquet nous avait d'ailleurs invités à dîner dans un autre bistrot de Cholon alors en vogue : on l'appelait le restaurant à « la grenade », du nom de l'engin qui y avait éclaté. Depuis on l'avait entouré de grillage. Les gens chics y allaient en ayant l'impression psychologique de frôler le danger. C'est un restaurant chinois, mais son plat de résistance est le tournedos pommes frites. Lucien n'aime pas ce bistrot. Aller à Cholon, la ville chinoise, pour manger du bifteck pommes frites n'est évidemment pas très couleur locale. La vérité est que Lucien n'aime pas le bifteck.

Un des personnages de cette époque, a été un garçon que nous appelions Thioules, simplement parce qu'il nous avait dit de l'appeler comme ça.

Extrait de la publication

Il était arrivé en Indochine par ses propres moyens. Partis de France à cinq, ils étaient arrivés à deux, après un voyage à travers l'Inde. Quand je dis par ses propres moyens, cela veut dire que tous les moyens étaient bons. Ce voyage s'était décidé entre garçons qui avaient le goût de l'aventure et partaient chacun avec cinquante mille francs en poche, empruntés bien entendu. Ils avaient décidé de joindre l'Indochine. Peut-être d'aller plus loin. Quand je suis arrivée, le compagnon de voyage était reparti. Thioules, lui, était resté. A son arrivée il avait été emprisonné comme communiste. C'est un peu une manie de l'Indochine. Il est vrai que d'autres pays lui font concurrence ! Le chef de la sûreté d'alors avait beaucoup d'indulgence pour ces garçons qui tentaient l'aventure. Psychologie ou refoulement ? Peut-être les deux. Le fait est qu'ils en sortaient rapidement, gardant une reconnaissance réelle pour l'emprisonneur qui était aussi le libérateur.

Thioules était un grand garçon de vingt-six ans. Très brun, avec des soucis à peu près uniquement d'ordre sexuel. Vous penserez peut-être que ce n'est pas très original. Mais chez lui c'était une obsession presque philosophique. Son deuxième souci était la resquille. Il y réussissait assez bien, chacun le croyant plus fauché que lui. Le fait a été que, lorsqu'il est parti en 1950, il emportait des économies, qui sans être énormes, étaient respectables.

Sa grande attraction était ses voyages. Il avait l'art du récit. Bien entendu, on le lui a dit, et de là à devenir journaliste, il n'y avait qu'un pas. Il a commencé par la radio locale, comme presque tous les journalistes « champignons » nés en Indochine. Puis un jour le correspondant de U. P.. qui était un français engagé sur place, est parti; il a demandé à Thioules de le remplacer. Thioules s'y est mis. Il ne réussissait pas mal dans le style U. P. Pour l'arrivée de Bao Daï en Indochine il est venu un représentant d'un grand journal

parisien qui a été séduit par le non-conformisme de Thioules. Il lui a proposé de devenir leur correspondant. Thioules s'y est mis encore une fois. Mais je ne sais pourquoi, il n'arrivait pas à prendre le « style ». C'est à partir de ce jour qu'il est venu nous voir tous les soirs. Lucien et moi étions soumis à la lecture du papier. Lucien critiquait; moi, j'encourageais. Thioules n'avançait pas. Lucien lui a expliqué qu'il était fait pour la radio ou pour le cinéma. Lui s'entêtait. Le journal parisien passait quand même quelques papiers revus et corrigés. La guerre de Corée s'est déclenchée. Thioules a eu peur du conflit international, et là-dessus il a quitté l'Indochine. En Indochine on le recevait difficilement. Ceux qui le faisaient, le prétendaient « déclassé » par le haut. Les autres, ceux qui ne le recevaient pas, le prétendaient « déclassé » par le bas. En fait, il était un aventurier, comme beaucoup d'autres, mais non-conforme à la croyance bourgeoise. Il déroutait la conception classique de l'aventure.

Un autre personnage de l'époque qui, lui, existe encore, dirige à Saigon une revue spiritualiste et philosophique. C'est un ami de Lucien, il s'appelle René. Lucien le résume en une phrase : « René est tout sur les bords. » Je vous abandonne l'interprétation de ces mots perfides. J'en laisse toute la responsabilité à Lucien qui en est d'ailleurs très fier.

René est malade, cela se voit. Il faut dire que c'est grâce à cette maladie que sa revue subsiste. Comme toutes les revues de ce genre, il lui faut une aide économique. Les gens d'affaires de Saigon n'étant pas des philantropes, il ne peut trouver de secours qu'auprès des officiels. Le leit-motiv de la revue est la présence française en Extrême-Orient, qui est une bonne excuse pour tout le monde. C'est là où la maladie intervient. Les soucis agissent, la fièvre monte. Il le dit. On le voit. On l'aide. Pauvre René, un jour où il ne réussissait pas à avoir son aide, il s'est suicidé. On l'a trouvé les veines ouvertes. On a recousu. Il a eu son apport réduit de

Extrait de la publication

cinquante pour cent comme de coutume. Malgré sa santé chancelante, c'est un bourreau de travail. Il fait sa revue seul, il prétend travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais je ne le crois pas.

Avec ses qualités et ses défauts, il reste un personnage pittoresque, et somme toute assez sympathique, dans cette faune où la piastre est maîtresse. Il vivait à cette époque avec une civette, deux perruches (en cage) et un python. Un jour le python a quitté le domicile familial. Le matin, René a été réveillé par des hurlements et des coups dans la porte. C'étaient les boys de l'étage. Le python était allé prendre le frais dans la chasse d'eau des W.-C., la queue pendante.

Au Club de la Presse, on rencontrait de tout. Il y avait un médecin, entre autres, qui m'a laissé un certain souvenir, du fait qu'il était très peu médecin et que les pires histoires couraient sur son compte. Son physique tenait du Grand d'Espagne et du Gonzalès-que-l'on-sait-pas. Sa tenue était toujours très soignée et très à lui, en ce sens qu'il portait le short, le veston et la cravate. Lucien m'a dit : « Il faut que tu le connaisses, c'est un « personnage ». Mais Lucien dit toujours des choses comme ça quand il veut me persuader que tout va très bien. Le docteur se piquait de poésie. Il y avait une réunion hebdomadaire chez lui. On écoutait religieusement du Debussy, parsemé de la lecture de poèmes. En général, Valéry. Parfois les siens, sans transition avec Valéry. Il avait coutume de dire : « Si Valéry n'avait pas existé, j'aurais été Valéry. » Personne ne le contrariait. Personne n'y croyait. Evidemment il était difficile de le contredire. Comment en avoir la preuve ? Le plagiat était si pur...

Le docteur avait sa table au Club de la Presse; à tour de rôle nous y prenions tous plus ou moins nos repas. Un jour quelqu'un a attaqué Lucien sur une question travail. Lucien était dans ses jours de « j'en-foutisme ». Moi pas. Je me suis redressée. Un maladroit a dit que je ressemblais à une « poule

Extrait de la publication

qui défend son poussin ». Je suis devenue rouge comme un coq. Le docteur s'est interposé de façon fort courtoise : « Si vous aviez dit à Madame qu'elle ressemblait à une tigresse qui défend son tigron, la chose était la même, et vous auriez fait plaisir. » Là-dessus il est parti dans un discours sans fin sur notre époque. Les autres ont ri, moi j'ai souri. Lui aussi a quitté l'Indochine avec l'intention d'aller exercer son art dans le midi de la France. Peut-être y a-t-il réussi ?

Tant bien que mal j'étais là, il fallait y vivre. Si ce n'était pas très bien, il fallait que ce fût le moins mal possible. Je ne connaissais rien des affaires vietnamiennes. Quand je me hasardais à poser une question à Lucien, il me répondait : « Tu n'as donc pas lu mon article ? » Je l'avais lu, mais je préfère toujours les explications orales. Je pris donc l'habitude d'écouter, et d'éviter toute question trop nette.

Nous n'avions pas de voiture. Les taxis n'existaient pas encore; seuls les cyclopousse étaient rois. Depuis, il y a des taxis. Faisant la liaison entre les deux époques, il y a eu les cyclomoteurs : espèce d'engins perfectionnés, tenant du cycle et de la motocyclette. D'un danger apparent, pétaradant et cornant de façon telle que même les vietnamiens, pourtant peu sensibles au bruit, s'en sont émus. Le préfet a pris un arrêté leur demandant le silence. Rien n'a changé, sinon que depuis les taxis il y en a moins, et qu'on y est habitué.

Pour aller à Cholon, la ville chinoise, il fallait soit prendre un de ces engins dont je vous parle plus haut, soit trouver une bonne âme à voiture qui voulût bien vous y emmener. Je voulais connaître Cholon, on m'avait vanté son exotisme, ses jeux, ses lumières. Lucien avait fait des articles alléchants. Je les avais lus. Quand j'ai émis cette idée, Lucien m'a dit : « Tu verras, tu seras déçue. » Lui connaissait. J'ai tout de suite compris. A ce moment j'ai lié connaissance avec une

Extrait de la publication

jeune fille, secrétaire à l'Information. L'exotisme était un de ses dadas. Nous sommes parties toutes deux pour Cholon.

Que de fois, depuis, ai-je servi de guide. Il faut que vous sachiez que Saigon-Cholon est une même ville, en deux agglomérations distantes de six kilomètres et reliées par une artère longue d'autant. Le trafic en autos, vélos, motos, cyclons, camions, tac-à-tac (petites voitures à chevaux servant au transport de voyageurs ou de toute autre denrée payante) n'a pas son égal à Paris. Je vous fais grâce du bruit.

Ma première impression de Cholon a été partagée entre le bruit, un enfer de bruit, et l'odeur qui vous prend à la gorge. Ajoutez à cela la chaleur, et vous aurez tous les éléments de mélange. Bruit et odeur sont les deux caractéristiques de l'Orient. Puis le grouillement. Il y a huit cent mille Chinois, plus deux cent mille Vietnamiens. Enfin la couleur. Il faut s'habituer au bruit pour voir la couleur. A cette époque on manquait encore de tout en Indochine. A Cholon on trouvait presque tout. Les qualités n'étaient pas supérieures, mais les étalages étaient là. J'y ai acheté le premier coupon de tissu rayé marron et blanc, pour faire une robe. A la première pluie, le blanc est devenu presque marron, le marron blanc. La robe était faite. Il n'y avait rien à dire. Les bobines de fil de quatre-vingts yards avaient tout juste dix yards de fil embobiné. Le reste se composant de vieux bouts raccordés. Mais le commerce marchait bien. Les commerçants étaient là pour vendre. Ils vendaient ce qu'ils avaient.

Le marché de Cholon est un incroyable caravansérail où il semble qu'on puisse se procurer n'importe quoi. Depuis les fait-tout en fer blanc, fabriqués en France, jusqu'au petit cochon vivant, en passant par le fil, les aiguilles, les chapeaux, les bijoux vrais (les Chinoises et les Vietnamiennes ne portent pas de faux bijoux), les nattes de cheveux, les fleurs, les poissons séchés et toutes sortes de victuailles, dont les œufs de cent ans (appelés œufs pourris par les Européens). Immé-

Extrait de la publication

diatement j'ai aimé ce marché pour sa couleur, peut-être aussi parce qu'il est chinois.

En traversant la grande bâtisse on aboutit à l'arroyo chinois, couvert de jonques lourdes et sales. Tout le long de cet arroyo, on trouve de petites boutiques remplies jusqu'au plafond de bols à riz et d'assiettes de toutes tailles. Mon cicerone du moment m'en a fait découvrir le charme. Au grand mépris de mes boys actuels, qui considèrent qu'une européenne doit avoir une vaisselle dite « plate », je l'ai adoptée. Imaginez une céramique grossière, dans les crèmes et les gris, décorée de poissons, d'oiseaux, bleus, verts, noirs et parfois orange. Le tout esquissé par quelques traits extrêmement dépouillés et d'une facture qui rappelle Matisse.

Ceci n'était que Cholon le jour. Peu de Saigonnais le connaissent. Mais il y a Cholon la nuit. Deux femmes seules pouvaient difficilement y aller. Un soir, à un dîner, un imprudent a jeté le mot : « Si on allait à Cholon. » L'occasion était trop belle. Enfin voir de mes yeux, les jeux, les taxi-girls, les dancings. Décidément Saigon avait des charmes. J'allais les découvrir.

Ne croyez pas que j'ai tout découvert ce soir-là. Mais le Grand Monde c'est tout de même quelque chose.

A l'intérieur, c'est une véritable « foire du jeu ». On y joue tous les jeux compliqués de l'Extrême-Orient, sous des baraques sans cloisons. Toutes les tables sont à même la terre battue; l'atmosphère est bruyante et puante. Les caniveaux sont remplis d'immondices. Des ampoules nues pendent des toits de tôle ondulée. Mais le plus frappant c'est la foule. La vraie foule de la rue. Celle des coolies, des cyclopousse, celle des vieilles nhaqués aux dents rougies par le bétel, des « filles », des commerçants, des femmes avec leur progéniture attachée sur le dos. Et puis les « nhos » (enfant, en vietnamien) qui jouent entre eux, par terre, en attendant de pouvoir le faire sur une table. La voix chantante des Chi-

Extrait de la publication

noises qui, après avoir secoué les dés dans une sorte de cornet, annoncent comme une mélopée les numéros gagnants. Vraiment j'étais dans un autre monde. Un monde que je ne connaissais pas, fait de fièvre et de sérieux. Cela tenait du rêve et du cauchemar.

Les deux jeux les plus connus sont le Ba-Quan et le Tai-Xieu. Le dernier est celui qui a le plus de tables. C'est une sorte de jeu de dés rudimentaire. La mise minima est la piastre. Tout le monde peut y jouer. J'ai fait comme tout le monde. J'ai perdu.

A côté du « parc », il y a le pavillon des jeux. Ce sont les salles chics. C'est là où jouent les « riches ». C'est là aussi où jouent les Européens. Les fonctionnaires. Pour ces derniers, ils doivent se méfier. Saigon est bourré de police. Les salles du Grand Monde aussi. On sait toujours à la sûreté quand un fonctionnaire a joué. Combien il a perdu. Combien il a, quelquefois, gagné. Tout cela, bien sûr, je ne le savais pas. Je l'ai appris après.

C'est évidemment beaucoup plus banal et bien moins coloré. On y joue surtout à la roulette. La différence prédominante est dans la tenue des joueurs. Ils portent cravate et veston. Les femmes vietnamiennes sont couvertes de bijoux. Les mises sont plus fortes, il y a moins de monde. On trouve des sièges pour s'asseoir. On y rencontre des ministres. Tout ce qui est important au Vietnam passe par ces salles. Et, chose assez extraordinaire, si quelqu'un a fait un « gros coup », on sait toujours le lendemain matin, rue Catinat, de qui il s'agit. Seul le chiffre est parfois différent.

Les Chinois de Cholon ont un nouveau dieu : le Néon. On a l'impression que si nous n'avions pas apporté le néon, les Chinois l'auraient inventé. Il y en a partout : devant les restaurants, les coiffeurs, les bars, les marchands de lunettes, de corne de rhinocéros, et même les cliniques d'accouchements. Tout ce néon illustre des caractères chinois et des dessins évo-

cateurs. Pour nous ils n'évoquent rien, ce qui fait que tout a la même apparence.

Après les jeux, il est une coutume immuable à Saigon, c'est d'aller boire un « pot » dans un dancing. A cette époque, il existait deux dancings : l' « Arc-en-ciel » et le « Paradis ». Le « Paradis » a disparu, d'autres sont nés.

Le « Paradis » était le *number one* du moment. Il y faisait toujours nuit. Le plafond était éclairé par des tas de petites boules vertes ou rouges, qui étaient censées représenter des pommes, les pommes du paradis terrestre bien sûr. Le plancher était souple. On y dansait le tango, le be-bop ou la rumba, toujours dans la nuit, au son d'un orchestre philippin, faisant toujours le même bruit. C'était extrêmement pratique pour les hauts personnages en goguette; ils allaient là sans être vus. En principe. Car à Saigon il est impossible de faire quoi que ce soit sans être vu. Mais ça leur donnait bonne conscience.

Tout me passionnait. Les Taxi-Girls m'intriguaient. Elles sont toutes chinoises, ou presque, jolies, élégantes. Elles sont des personnes fort importantes dans la vie nocturne en Indochine. Les vraies Taxis viennent de Chine où elles apprennent à se bien comporter. Leur art est régi par un code sévère. Elles doivent être le plus distantes possible, et affecter un air profondément dégoûté. Deux à deux elles dansent pour faire leur publicité, vêtues de la classique robe chinoise au col officier très haut, et fendue jusqu'à mi-cuisse; le visage très maquillé, le regard dédaigneux. On les loue à l'heure. Leur système est organisé. Elles sont entre les mains du Tai-Pan, la capitaine. Cette dernière passe de table en table, son carnet à la main, et empoche cent piastres par ticket. Elle veille aussi à ne pas confier une « taxi » cotée, à des clients de qualité inférieure. C'est l'argent qui détermine la qualité. Les meilleures d'entre elles sont réservées pour les gros (gros étant synonyme de riche) Chinois. Plus tard j'ai

appris bien d'autres choses sur les Taxis et sur Cholon « la nuit ». Je vous les raconterai.

En rentrant ce soir-là j'étais très excitée par cette découverte de l'Orient. Lucien n'était pas venu. J'ai voulu lui décrire ce que j'avais vu. Il m'a interrompue en me disant : « Je connais ça, ma cocotte, laisse-moi dormir. »

Petit à petit je prenais mes habitudes; le pittoresque pour moi était encore dans la rue. Le travail de Lucien était le principal sujet de toutes nos conversations. Il allait prendre une place bien plus importante, très rapidement. Bao Daï était attendu.

Toute la presse était sur les dents. Des nouveaux étaient annoncés. Tout Saigon pariait sur la date d'arrivée. Les chauffeurs proposaient des paris à leurs maîtres. Toutes les boyeries et tous les coolies risquaient des piastres. Quand le jour fut connu, ils ne s'arrêtèrent pas pour autant. Il y avait l'heure, puis le lieu. Des centaines de milliers de piastres ont changé de poche à cette occasion. La ville s'est couverte de banderoles, d'arcs de triomphe. Tout ce que Saigon comportait d'officiels et de journalistes était massé à Tan son Nhut. Les officiels vietnamiens avaient revêtu la robe mandarinale, de couleurs différentes suivant la dignité. Enfin l'empereur, le roi comme l'appellent ses familiers, est arrivé. Majestueux, indifférent, ennuyé. Vêtu de blanc, avec ses lunettes noires. J'étais là aussi. Peut-être un peu déçue. Voir un empereur oriental si européanisé décevait mon imagination romantique, héritage de lignée maternelle.

L'empereur ne s'est pas arrêté à Saigon; il a pris immédiatement l'avion pour Dalat qui devait être, avec Bammethuot, la résidence qu'il avait choisie.

Lucien et les autres ont suivi, par avion évidemment. Moi je voulais y aller aussi. On m'avait tant vanté le charme de Dalat, réputé pour son climat de « France ». Lucien m'a dit : « Il n'y a pas de place dans les avions pour toi, mais dé-

Extrait de la publication

MAG BODARD

L'Indochine, c'est aussi comme ça

Depuis que Mag Bodard a achevé son livre, l'armistice est survenu en Indochine et a partagé en deux le pays. Ainsi les événements justifient douloureusement l'opinion de l'auteur dès les premiers mois de son séjour : l'insuffisance des moyens, les rivalités, les corruptions, la mollesse du soutien vietnamien entraîneront l'échec d'une politique de reconquête, alors qu'un abandon de souveraineté politique pouvait laisser la première place à la France dans le domaine de la culture et dans celui des affaires.

Mais le livre de Mag Bodard n'est pas une œuvre austère. C'est une femme qui parle (car elle n'écrit pas, elle raconte avec un style qui est tout personnel) en se défiant toujours des grands mots. Elle a un mari, le journaliste de *France-Soir* Lucien Bodard, une maison à tenir, des chats, un couple de domestiques. Elle se trouve mêlée, par l'activité de son mari, aux militaires, aux Vietnamiens et aux civils de toutes nationalités. Elle fait son petit reportage tout personnel et il se trouve à la fin que sa petite histoire éclaire singulièrement sur la grande. Mag Bodard n'a pas écrit non plus un ouvrage humoristique sur l'Indochine. Elle sait montrer des enthousiasmes et proclame avec des phrases toutes vibrantes de sincérité, son admiration pour le maréchal de Lattre et la peine que lui cause sa mort. Elle a suivi de loin le drame de Dien-Bien-Phu avec l'émotion de ceux qui connaissent les épreuves imposées aux combattants.

Il n'y a d'ailleurs pas que la guerre dans le livre de Mag Bodard : la découverte d'un pays surprenant aux yeux d'une Occidentale, de la baie d'Angkor aux petits restaurants de Cholon, la rencontre des types d'humanité bizarres illustrent son livre et donnent la mesure de la vie en Indochine pendant le conflit.

L'Indochine, c'est aussi comme ça, est-il un livre de femme ? Oui, si on pense que sur un problème nouveau et un drame une femme pose un regard de bon sens, de justice et d'amitié. Mag Bodard, ou "la vérité sort de la bouche des femmes".

ETS. DHUIEGE. IMP. - BAGNEUX (SEINE)

Extrait de la publication